



Keith Haring commence à dessiner dans le métro de New York en 1980. Deux ans après, il est exposé en galerie. Quatre ans après, dans les musées. Dix ans après, il meurt. Haring n'est pas (seulement) une figure du street-art et des arts plastiques, c'est une pop star. Il n'a rien à envier à Madonna, sa copine des débuts. Tout comme Jean-Michel Basquiat, l'autre météore de ces années graffitis, Haring (1958-1990) a vécu une décennie sexuellement et socialement provocante qu'on ne cesse de redécouvrir. Le temps où, avant de mourir d'overdose ou du sida, les peintres faisaient de la musique avec des feutres et pinceaux.

Dopé aux happenings où il dessine sur le rythme des B-52's ou de Grandmaster Flash, Keith Haring aime qu'on le regarde quand il travaille. On identifie une peinture de Keith Haring à son seul trait, épais et circulaire, comme on reconnaît à une seule mesure la musique de Dr. Dre ou de Talking Heads. Justement, le batteur du groupe de David Byrne et leader du Tom Tom Club avec sa femme Tina, Chris Frantz, se souvient encore des peintures urbaines d'Haring: "En allant au travail le matin, on voyait des dessins qu'il avait faits sur des panneaux publicitaires. Ils représentaient des bébés irradiés, des breakdancers ou des formes abstraites. Le soir, ils étaient recouverts par une affiche d'un spectacle à Broadway ou d'un blockbuster hollywoodien." Attiré par les stars et bien décidé à œuvrer à sa propre célébrité, Haring ne fait d'abord pas le poids face au rouleau compresseur de la culture populaire américaine... avant d'en faire partie, se mettant en scène avec autant d'exhibitionnisme que George Michael. Les années 80 ne le verront jamais se déplacer sans une horde d'admirateurs de tous âges. En 1985, il ouvre sa boutique de pop art, le Pop Shop, blindée de t-shirts, badges, peluches, coussins, bref, des goodies destinés à assouvir ses groupies. Il refuse d'être "un peintre élitiste et cher", explique-t-il. "Les souvenirs que j'ai de lui sont ceux d'un fan, soupire Chris Frantz. Il y avait beaucoup d'artistes urbains à New York, mais le travail de Keith a touché nos cœurs comme nul autre."

HAPPENING SMURF

"Keith avait un rapport très spécial à la musique, et ça ne se limitait pas au hip-hop, poursuit Chris Frantz. Il avait des goûts très éclectiques, il se gavait de pop, de soul, de jazz et même de classique. Ça se voit dans son travail, dans ses lignes et ses formes." Outre son travail sur les pochettes de disques de David Bowie ou du héros disco flamboyant Sylvester, Haring s'amuse beaucoup avec l'imagerie du rap, qui n'est pas encore fait des clichés "biatches" et dents en or. Il réalise la pochette du *Duck Rock* de Malcolm McLaren et de *Rap It*, l'une des premières compilations consacrées au hip-hop East Coast. Habitué des block parties du fin fond du Bronx, Haring s'y sent à l'aise car il y retrouve ses influences aborigènes ou sud-africaines, et parce qu'il doit, lui aussi, assurer le flow. "Les peintures de Haring sont les illustrations idéales de la musique hip-hop. Comme un master rapper qui doit faire rimer ligne après ligne dans une cadence infinie, Haring déroule ses images de manière syncopée", écrit le conservateur de musées et directeur de galerie Jeffrey Deitch. Il devient ce qu'on pourrait appeler un beatpainter, dont les happenings sont accompagnés de danseurs de smurf et de rythmes

KEITH HARING

Love on the beat

Acclamé de son vivant, sanctifié depuis sa mort, Keith Haring est plus qu'un artiste contemporain disparu trop tôt. Aux côtés de Basquiat, Madonna ou Grandmaster Flash, **il incarne les années 80** du downtown Manhattan. Quand rappeurs, rockers et peintres dansaient dans les mêmes clubs.

✦ PAR SOPHIE ROSEMONT

✦ ILLUSTRATION MARC POITVIN POUR TSUGI



zulus menés par Afrika Bambaataa. "Keith était ce qu'était la rue", rappelle le DJ Junior Vasquez dans le documentaire de Christina Clausen, *Keith Haring, le petit prince de la rue* (2008). Il est classé parmi les premiers street-artists aux côtés de Futura 2000 et de Basquiat. Sauf que s'il s'attaque aux murs, et partage avec le graffiti la notion d'urbanité et de répétition, Haring s'en distingue par le tracé de ses dessins tenant plus de la figuration libre et du bad painting (style "sale" né en réaction à l'art conceptuel et minimal des années 70, Julian Schnabel en est l'un des représentants).

DANCING QUEEN

La première influence de Keith Haring? Les films de Disney, bien plus que les boîtes de soupe d'Andy Warhol, mais aussi le disco. En gros, la love vibration. Cela se ressent jusque dans ses copinages VIP: une grimace avec Grace Jones, un câlin avec Madonna, une accolade avec Andy Warhol... Quand il peint avec ce dernier "deux ou trois petits tableaux", il les offre comme cadeau de mariage à Madonna et Sean Penn. "Nous avons souvent vu Keith au Mudd Club, se rappelle Chris Frantz, mais il y avait tellement de monde autour de lui, et le son était si fort que nous n'avons jamais pu aller bien loin dans nos conversations... C'était dur de l'isoler de sa bande d'amis qui le couvrait nuit et jour." Branché X et branché son, RP de haute

voltage, Haring n'en perd pas une pour rejouer le *Satyricon* version disco décadente. Son anniversaire est prétexte à une "fête de la vie" dans sa boîte préférée du moment. Quand il n'est pas au Mudd Club, il passe ses nuits au Club 57 dans l'East Village jusqu'en 1983, date où le sida commence à ravager les dancefloors new-yorkais. Surtout, il vampirise le Paradise Garage, le célèbre club de Soho. De jour, la peinture en atelier se fait à peu près dans le même état d'esprit que ses dessins nocturnes: en t-shirt fluo et moulant, torse nu, en short... Lors d'un légendaire *Lunettes noires pour nuits blanches* en 1990, le peintre confie à un Ardisson tremblant d'excitation: "Quand je travaille, je mets la musique à fond. De la dance, de la musique que tu écoutes en boîte. J'ai beaucoup d'amis DJ's à New York qui me préparent des cassettes." Résultat: Haring carbure au son de Junior Vasquez ou Peech Boys.

MAUVAIS GENRE

"J'ai toujours su que je mourrais jeune", disait Haring. Aussi drogué que Jimi Hendrix, aussi drôle que Janis Joplin, aussi poète que Jim Morrison et aussi dépressif que Nick Drake. Et cette manie de ne pas dépasser la trentaine... ou presque: l'artiste a le bon goût de fêter ses 31 ans avant de mourir des suites du sida. Qui dit bad painting dit bad tout court. Le premier à traîner avec la mauvaise graine du lycée et à ne pas résister à un "beau corps sexy" se retrouve, à peine un pied à New York, engrené dans des expériences sexuelles effrénées: saunas, backrooms, coins de rues mal famées... et le métro, bien sûr. En arrivant à Manhattan, enflammé par cette liberté gay et la tête gavée des romans de William Burroughs, il travaille sur une imagerie exclusivement phallique. Il côtoie Debbie Harry, Lou Reed, Yoko Ono. Ça ne lui pose pas de problème de passer du terrain de basket du Bronx aux luxueux appartements de Central Park. Côté drogues, il enchaîne depuis longtemps les trips à l'acide. Malgré sa fresque *Crack is wack* (1986) dénonçant l'épidémie de crack à New York, il ne cache pas ses goûts en la matière, au contraire: "La drogue m'a montré un nouveau monde. Cela m'a métamorphosé." Et Chris Frantz de préciser: "Je connais Kutztown, la ville de Pennsylvanie d'où venait Keith. C'est une communauté fermière, avec peu de magasins intéressants et des églises sinistres. Je comprends qu'il s'en soit échappé aussi vite qu'il le pouvait."



WALK LIKE AN EGYPTIAN

Les enfants, les ancêtres de Keith Haring étaient égyptiens: voici votre première leçon d'histoire de l'art! Le Musée en herbe ouvre ses murs aux hiéroglyphes modernes du sulfureux artiste new-yorkais. L'occasion pour les moutons (et leurs parents) de se familiariser avec la griffe Haring en se baladant dans les rues de New York, entre le mur peint de Houston street, un dessin du métro, la Pop Shop, une voiture décorée... jusqu'à une véritable stèle et un sarcophage égyptiens placés sous l'œil d'un totem de Keith Haring. Moins pédago, plus marché de l'art, signalons également une expo à la galerie Tagliatella, spécialisée dans le pop art. Au programme, sérigraphies et lithos du pionnier du graffitiisme. (JG)

"Les Hiéroglyphes de Keith Haring" à partir du 16/03

Musée en herbe - 21, rue Herold - Paris 1^{er}

WWW.MUSEE-EN-HERBE.COM

Exposition jusqu'au 31/03

Galerie Tagliatella - 10, rue de Picardie - Paris 11^e

WWW.DJTFA-PARIS.COM